

Quand l'aventure humaine de la voile rejoint les appétits meurtriers d'une multinationale sans pitié

Western financier en pleine actualité



ALAN BACH

L'auteur vit en Vendée, aux Sables d'Olonne. S'il écrit depuis plus de 15 ans, sa passion pour l'écriture romanesque n'est apparue qu'en 2001 avec un premier roman aux éditions d'Orbestier: « l'Or de Brocéliande » qui fut distingué par deux prix littéraires. Alain BACH dirige, dans l'Ouest, des enquêtes publiques auprès des collectivités territoriales dans les domaines de l'environnement ou de l'aménagement foncier. Son métier l'amène à côtoyer tous les milieux et constitue sa principale source d'inspiration.

16 €
ISBN 978-2-84238-107-3



OPA sur le Vendée Globe

Le Vendée Globe est une des plus grandes courses du monde à la voile en solo et sans assistance. Tous les 4 ans les concurrents s'élancent pour ce challenge unique aux couleurs, souvent prestigieuses, de ceux qui financent leurs monstres de course. Épreuve d'endurance et de courage mais aussi enjeux importants entre les sponsors pour remporter la victoire médiatique. Dans « OPA sur le Vendée Globe », Alain Bach nous fait partager le combat héroïque d'une skippeuse sablaise. Sa course autour du monde en solitaire devient, progressivement, l'enjeu de luttes implacables et violentes entre deux multinationales de la haute finance dont l'une est prête à tous les coups bas pour réussir à s'assurer le contrôle de l'autre.

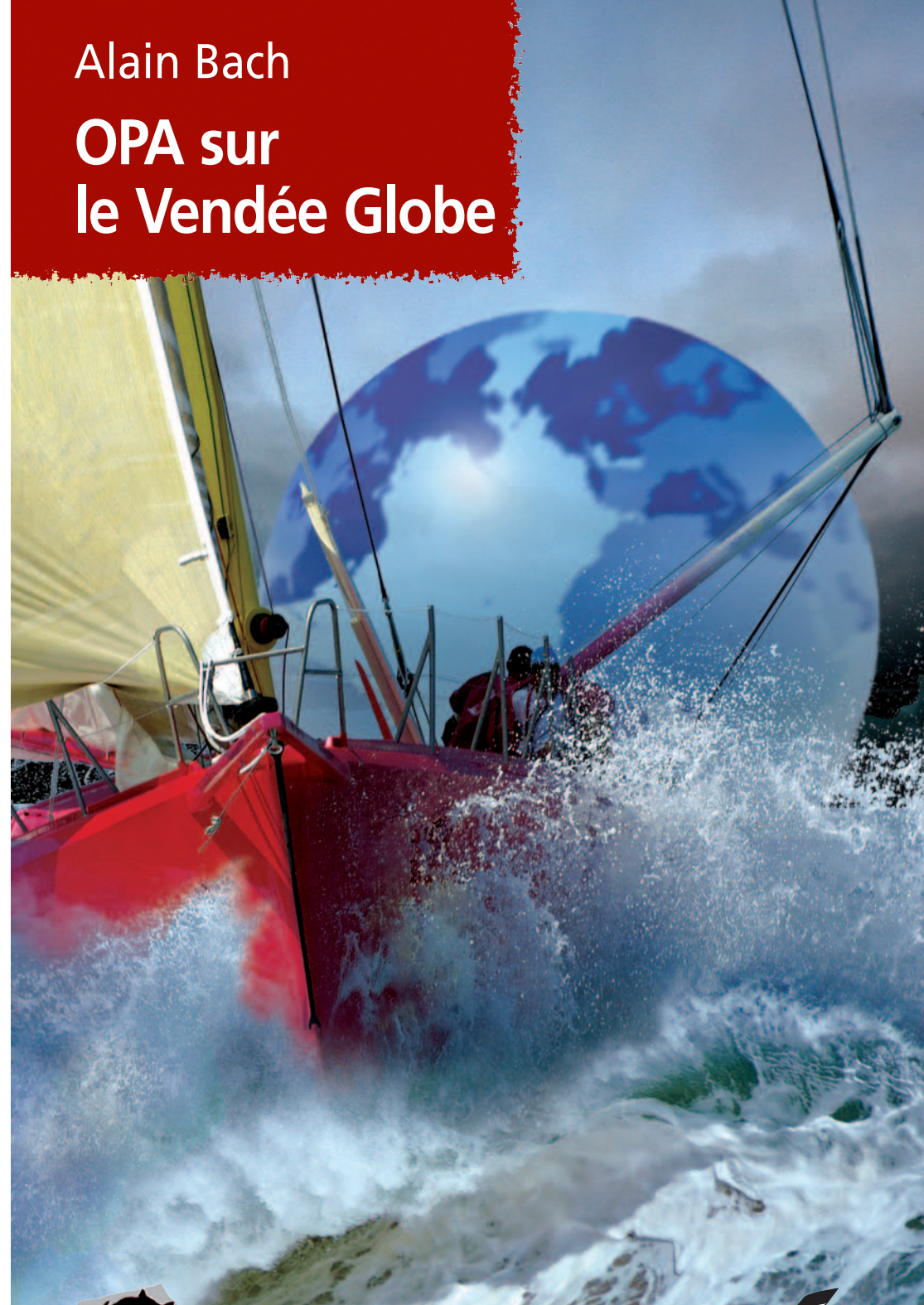
Une aventure humaine magnifiquement documentée dans le monde rude de la haute compétition en mer et dans celui des requins de la haute finance internationale.

POLICIER
Série Carbone



Alain Bach ■ OPA sur le Vendée Globe

Alain Bach OPA sur le Vendée Globe



POLICIER
Série Carbone



EDITIONS
D'ORBESTIER

Du même auteur

Aux éditions D'Orbestier

L'Or de Brocéliande

Prix littéraire de la Gendarmerie Nationale

Prix littéraire Brocéliande

Aux éditions Atlantica-Séguier (www.atlantica.fr)

Le Voyage à Seelow

© Éditions d'Orbestier 2008 ISBN 978-2-84238-107-3 (093-01-24) Dépôt légal octobre 2008 - Imprimé en France

ÉDITIONS D'ORBESTIER - www.dorbestier.com

41, avenue de la Vendée 85180 Le Château d'Olonne - France

Tél. 33 - 02 51 21 51 38 Fax 33 - 02 51 21 14 10

E-Mail: contact@dorbestier.com

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés. Reproduction intégrale ou partielle par photocopie, informatique ou tout autre moyen, interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Alain Bach

OPA
sur le Vendée Globe



*« Une femme qui a atteint la sérénité,
c'est une femme qui a abandonné le combat. »*

ANNE SYLVESTRE

*« Les masques, à la longue, collent à la peau.
L'hypocrisie finit par être de bonne foi. »*

EDMOND ET JULES DE GONCOURT
in *Idées et Sensations*

À Joanne, mon anticyclone...

Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées ne constituerait qu'une coïncidence fâcheuse indépendante de la volonté de l'auteur.

Mars en Vendée (J - 620)

Rendues ivres par le vent du nord, les poubelles titubaient, tombaient et vomissaient leurs déchets sur les quais déserts de La Chaume. De violentes bourrasques mêlées à une fine pluie cinglante harcelaient la nuit et faisaient miauler les fils électriques. Les longues et fines hampes des réverbères agitaient leurs grosses ampoules en un ballet fantasmagorique pendant que, du bout du quai, vers la jetée, parvenait la rumeur grondante de l'armée des vagues.

Étienne regrettait amèrement l'absence d'une capuche sur son imperméable. Il sentait les gouttes de pluie glacée lui piquer le visage comme de fines aiguilles et enfonçait ses poings dans les poches avec d'autant plus de vigueur que l'air et l'eau lui gelaient le corps.

« Troisième bistrot à droite après la boulangerie... ça fait un moment que j'aurais dû le trouver! Même pas un pingouin à qui demander! » Étienne était furieux: lui, le jeune cadre parisien dynamique portant beau la quarantaine, chouchou de son grand patron. Lui, dont le bureau, climatisé toute l'année, donnait sur la Seine et la tour Eiffel. Lui, qui faisait glousser les petites secrétaires de l'état-major de la firme. Lui, qui veillait à toujours assortir ses mi-chaussettes en fil d'écosse avec sa cravate en soie! Eh bien lui, il avait de la flotte plein les chaussures et le moral qui barbotait dedans.

— Mais où est ce fichu bistrot? se surprit-il à dire à haute voix.

Une camionnette passa à vive allure, provoquant une gerbe d'eau qu'il ne chercha pas à éviter. Il en était à ce point de fatalisme que même ce genre d'incident ne comptait plus vraiment.

Place Anselme Maraud, sur le quai des Boucaniers, une devanture rappelait vaguement celle d'un café des années trente. Sur la vitre, au-dessus de petits rideaux douteux, une grande inscription en

lettres anglaises blanches s'étalait à mi-hauteur : « Chez Lili et Marcel, sandwiches à toute heure ». De quoi alpaguer le chaland qui aurait l'âme gelée et qui chercherait désespérément un peu de chaleur humaine ou son lot d'alcool ! L'absence de néon racoleur — un simple éclairage intérieur aux reflets jaunes — et la présence de quelques guéridons vieillots, confirmaient la première impression. Un comptoir en placage d'acajou protégeait une série d'étagères remplies d'une collection de bouteilles ; leur grande variété de formes et d'étiquettes témoignait de la vaste culture éthylique des clients autochtones.

Il entra, précédé d'un bruit de vieux grelot asthmatique. Quelques têtes se tournèrent vers la porte d'entrée. Derrière le bar, une cigarette coincée sur l'oreille, un homme torchonnait des verres avec la conviction d'un préretraité : Marcel, le « patron », visiblement. Il avait le nez délicat de ces barmen attentifs à leur clientèle dépressive. Le nez — Étienne ne vit que lui — donnait une cohérence lamentable à l'ambiance déprimante de cet estaminet hors d'âge. Son propriétaire devait rarement oublier de se servir un petit rouge « limé » pour accompagner, par compassion, une malheureuse histoire. Et il y en avait sûrement beaucoup, ici, de malheureuses histoires !

Enfin à l'abri, un « déca » fumant sur le comptoir, Étienne lança un regard circulaire dans la salle. Quatre anciens en casquette de marin bousculaient des cartes en communiquant à l'aide de grognements, tandis qu'un grand maigre s'accrochait au comptoir en soliloquant à voix basse. Il n'y avait personne d'autre...

« Diable, se dit Étienne, elle est sans doute en retard ! » Il haussa les épaules. « Avec un temps pareil ! » Il s'était demandé comment trouver Marie-Pierre Rousseau dont il n'avait pas réussi à obtenir l'adresse. Il était venu tout exprès de Paris dans l'espoir de la rencontrer. « Tu veras, lui avait-on dit, pas moyen de la rater, elle habite quelque part aux Sables d'Olonne, on ne sait pas où. Elle est systématiquement dans ce bar de La Chaume en fin de journée, chez Lily et Marcel. »

Les gens devraient se méfier des mots. L'habituel n'est pas forcément systématique : visiblement, la Rousseau n'était pas dans son lieu de prédilection !

« Elle fait une cure, avait-on continué à lui expliquer avec un sourire en coin. Pour ne pas mourir elle se soigne à l'eau-de-vie. À la fermeture, elle est assez chargée pour dormir jusque tard dans la matinée. Elle ne mange pas. Elle est épaisse comme une sauterelle du Niger. Fais gaffe, elle ne parle pas facilement et ne veut l'aide de personne ! Franchement, une femme pareille, dans cet état et au RMI ! C'est incroyable, non ? »

Oui, vraiment, il était incroyable que la femme la plus adulée du monde de la voile, vainqueur à vingt-huit ans d'une *solitaire du Figaro*, d'un *tour de France à la voile*, de la *Lorient – Saint Barth* de la même année, devenue la navigatrice la plus prometteuse de son époque, se soit effondrée, disloquée psychiquement l'année suivante au cours du *Vendée Globe*. Elle était en seconde position derrière Loïc Le Guennec et remontait très fort sur lui. Mais elle fut disqualifiée, suite à une dénonciation de Le Guennec, pour non-respect de la réglementation.

Une affaire obscure, jamais vraiment élucidée, malgré les explications de Le Guennec. Curieusement Marie-Pierre Rousseau avait authentifié la version du dénonciateur. Le comité arbitral de la course l'avait éliminée, ce qui avait clos le débat. La presse avait vendu pas mal de papier autour de cette histoire. Un large public, sympathisant de la malheureuse navigatrice, estimait la « gagne » rageuse de Le Guennec outrancière.

Après quoi, cette jolie femme de formation « ingénieur » au sourire malicieux, brune, mince, nerveuse et endurante, avait disparu des circuits, du jour au lendemain. Quatre mois auparavant elle était réapparue aux Sables d'Olonne, sa ville natale. Mais dans quel état! Alcoologique à l'avant-dernier degré, sans le sou, abandonnée de tous, y compris de sa famille, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Après des débuts si prometteurs, qui aurait pu prévoir une telle déchéance? Elle était hébergée quelque part à la Chaume sans que personne ne sache vraiment où.

* * *

Le grelot du bistrot s'énerma soudain. La porte du café claqua sèchement. Encapuchonné dans un uniforme 3 B (Blouson, Blue-jean, Baskets) un être humain fit face à la salle. S'agissait-il d'un homme ou d'une femme?

— Merde, Marie-Pierre, tu vas finir par me péter une vitre avec ta douceur habituelle! hurla le tenancier du troquet.

Marie-Pierre Rousseau le regarda d'un œil bleu outre-mer rageur, ne répondit rien et alla s'asseoir à une petite table dans le coin arrière de l'établissement.

« C'est donc une femme et, qui plus est, celle que je recherche! » se dit Étienne avec étonnement. Il lui emboîta aussitôt le pas pour se planter face à sa petite table:

— Madame Rousseau? questionna-t-il poliment.

Sans tenir compte de sa présence et tout en fouillant dans son sac pour sortir un bouquin, Marie-Pierre s'adressa d'une voix forte et passablement éraillée au tenancier du lieu :

— Marcel, mon médicament et un sandwich comme hier s'il te plaît ! Le froid, ça me donne les crocs. Et qu'est-ce qu'il me veut, le petit monsieur ?

Étienne écarquilla les yeux. Marie-Pierre Rousseau le regardait enfin et dévoilait un visage non maquillé aux paupières mi-closes et gonflées qui rendaient son regard lointain. Ses joues étaient cyanosées et les sillons des rides exagérément marqués. Ses lèvres, fines et sèches, gerçaient. En détaillant son allure et son visage, Étienne se dit qu'avec un minimum de soins, cette femme aurait pu être assez jolie. Mais là, vraiment, elle était au-delà de la négligence. Si on ajoutait les cheveux coupés courts, elle avait plutôt l'air d'un caporal-chef des troupes de marine au retour d'un quartier libre. Était-ce bien Marie-Pierre Rousseau ?

D'un paquet ratatiné, elle sortit une Gauloise Bleue qu'elle tassa sur l'ongle de son pouce gauche. Elle l'alluma ensuite d'un geste vif et précis.

— Eh bien bonhomme, on se réveille ou quoi ?

Étienne émergea avec difficulté de sa stupéfaction. Il venait tout à coup de comprendre que sa mission allait être impossible à remplir et que, déjà, il fallait envisager une manœuvre de repli : cette Rousseau ne semblait pas être la personne qui convenait. Comment pourrait-on confier plus de deux millions d'euros à une épave humaine comme celle-là ? Néanmoins il se reprit en se présentant :

— Étienne Graham du groupe Latour-Bridgeway. Je souhaiterais vous parler d'un projet.

Elle éclata de rire, pas un rire joyeux, mais forcé, un rire qui cherche des témoins, un public.

— Un projet ? Mais tu rigoles, regarde où tu es ! Change de bord, matelot, il y a longtemps qu'on ne sait plus ce que ça veut dire, projet ! Ici, on parle de naufrage. Pas vrai Marcel ? renchérit-elle à l'adresse du patron qui haussa les épaules sans qu'on sache si c'était par désapprobation ou indifférence.

— Puis-je m'asseoir ? demanda Étienne en saisissant la chaise devant lui.

— Ah, oui bonhomme, tu peux ! Mais au carré des skippeurs à la retraite faut payer son coup avant ! Ici, on lève le coude pour pas baisser les bras !

Elle ricana, contente d'elle. Étienne fit un signe au patron pour

obtenir un autre « médicament » et s'assit face à elle. Pour l'énerver, elle tirait de longues bouffées de sa cigarette qu'elle lui rejetait au visage. Excédé, il se disait qu'il était temps de partir. Ce cinéma médiocre ne lui plaisait absolument pas. Il allait donc lui délivrer le message, sans ménagement, en quelques secondes, il enregistrerait ses réticences et son probable refus, puis il prendrait congé pour vite aller au chaud à son hôtel avant de reprendre un train pour Paris le lendemain matin. Au retour, il irait affronter le père Latour, le grand patron, pour expliquer pourquoi « exit » le Vendée Globe! On ne monterait pas une affaire d'envergure avec une punaise comme celle-là! Étienne s'en voulait beaucoup. C'était lui qui avait eu l'idée, faute de compétiteurs expérimentés disponibles, d'aller voir si cette Rousseau pouvait être engagée! Non, franchement, il n'y aurait rien à en tirer! Basta!

— À la retraite ou en activité, cela ne dépend finalement que de vous, répondit-il en agitant la main pour chasser la fumée. J'explique: le groupe de communication Latour-Bridgeway souhaite vous proposer un engagement comme skippeure pour le prochain Vendée Globe. Ça vous branche? Je continue?

Marie-Pierre marqua une hésitation. Elle ne s'attendait pas du tout à une demande de ce genre. Cela faisait près de trois ans que plus personne ne lui parlait de course au large, de bateau ou de sponsor. Maintenant qu'elle avait la tête au fond du sac, les poumons goudronnés comme une autoroute à six voies et le foie aussi gras que celui d'un canard landais à la veille des fêtes de Noël, ne voilà-t-il pas qu'un freluquet venait agiter la queue du Mickey, sous son nez?

— Mais c'est quoi ce cirque? Tu sais à qui tu parles, bonhomme?

— À Marie-Pierre Rousseau, navigatrice et skippeure professionnelle. Le bonhomme s'appelle Graham, Étienne Graham. Alors, on boit ce médicament et on parle, ok?

Il avait pris un ton pincé pour débiter sa réplique car il sentait que son sang-froid se réchauffait progressivement. Elle le comprit et, en levant son verre pour trinquer, lui octroya un clin d'œil bleu océan accompagné d'un léger sourire ironique:

— Bon, ok, à la tienne Étienne! Mes ennemis m'appellent Marie-Pierre et mes amis me nomment Marie, tout simplement. Remarque, ça fait un bout de temps qu'on ne m'a plus appe...

— Marie, il s'agit d'une offre sérieuse, coupa Étienne pressé d'en finir. Je n'utiliserai pas de faux-fuyants, allons droit au but! La vérité, c'est que mon patron s'y est pris trop tard: il n'y a plus de skippeur expérimenté à recruter pour le prochain Vendée Globe et question

bateau, il ne reste plus à vendre que deux ou trois soixante pieds d'occasion assez anciens.

Marie-Pierre ne le quittait plus des yeux. Elle semblait éberluée et s'énerma aussitôt :

— Mais mon petit bonhomme, pour ta pub, ton image, il y a le foot, le basket, la formule 1 ou le vélo! Pourquoi ne pas faire comme tout le monde et aller dépenser ton fric dans ces disciplines qui passent à la télé, elles, à longueur de week-end? Parce qu'il faut que tu comprennes : les histoires de bateaux, c'est des histoires pour les grands, c'est pas pour les gosses lobotomisés par le cathodique ou le plasma. Et puis te voilà, toi, avec ta gentille petite frimousse d'énarque : tu te crois au supermarché ou quoi? Mais bien sûr parle-le, regarde-le, Marcel, il se croit bien au supermarché! Tu te déplaces dans les allées avec ton petit caddie et tu te cherches un bon petit skippeur capable de te faire une gentille petite cou-course bien proprette autour du monde avec de belles images du Horn que tu pourras afficher dans le hall d'entrée de l'entreprise, sur tes prospectus et tes pubs télé! Et puis, patatras! Tu ne trouves personne! Le produit skippeur n'est plus en rayon! Il y a rupture de stock! Alors déçu et emmerdé, tu vas faire un tour du côté de la décharge, histoire de voir s'il ne reste pas quelque chose encore à peu près en état! Et puis tu te dis : bof, moins par moins, tout le monde sait ça, ça donne plus, non? Dis-moi franchement bonhomme, c'est ça ton raisonnement?

Pris de court par une synthèse aussi rapide qu'aiguë, Étienne Graham reçut la tirade comme un uppercut.

— Je pense que vous venez de résumer la situation avec objectivité, finit-il par concéder en se forçant à sourire.

— Ben toi, au moins, tu ne te la joues pas trop. C'est rare chez les minets de la com! Mais moi, tu vois, actuellement je suis pas vraiment au point. Tu comprends ça?

À ce moment-là de la conversation, et sans en avoir conscience, Marie-Pierre avait adopté une attitude paradoxale : son visage et sa voix venaient de dire avec aplomb qu'elle n'était plus en mesure de relever un tel défi mais, simultanément, son corps était devenu raide, ses mains s'étaient crispées, ses jambes s'étaient nerveusement croisées et décroisées sous la table. Son regard, soudain fixe, ne quittait plus la cravate d'Étienne.

Celui-ci ressentait parfaitement le conflit entre vouloir et pouvoir qui venait d'exploser dans la tête de Marie-Pierre. Conflit entre la volonté de s'en sortir et la peur de cette formidable montagne à escalader, dont le sommet s'appelle : « soi-même ».

— Je comprends, dit alors Étienne d'une voix plus lente et plus calme. J'avais la possibilité de recruter un jeune skippeur, un compétiteur du « Figaro ». Mais là aussi, les meilleurs sont déjà pris. Le prochain « Vendée », c'est de l'hystérie! Tout le monde veut le faire! Une trentaine de coureurs sont déjà inscrits ou pré inscrits! Mais nous, nous voulons un coureur expérimenté, un vrai coureur qui a déjà fait au moins une fois le tour du monde en compétition et en solitaire. Un coureur capable de surmonter ses problèmes personnels pour avoir une chance de régler ceux qu'il trouvera en mer, si vous voyez ce que je veux dire? Alors, c'est vrai, ce que je vous propose est assez fou, je le reconnais. Je sais aussi qu'il va y avoir des combats terribles à mener, d'abord rien que pour être sur la ligne de départ et ensuite pour franchir la ligne d'arrivée. Moi, je suis prêt à tenter cette aventure, avec vous, pour vous appuyer, vous aider. Mais ce n'est pas moi qui navigue. Mon train part demain matin à dix heures douze pour Paris. À neuf heures je prends mon petit-déjeuner à l'hôtel Ibis, en face de la gare.

Il se leva vivement et ajouta :

— Décidez-vous. Peut-être vous verrai-je demain matin. Bonsoir!

Figée, muette, Marie-Pierre le regarda partir. Étienne referma son imperméable et jeta sans aménité un billet de vingt euros sur le comptoir de Marcel. Il sortit sans attendre la monnaie en claquant, lui aussi, la porte de l'estaminet.

« C'est foutu, se disait-il en allongeant le pas vers l'embarcadère du bac. Au point où en est cette malheureuse, vaut mieux que je cherche une autre solution. Mais à part un piroguier des Tuamotu, qu'est ce que je vais bien pouvoir dégotter pour nous sortir de cette embuscade? Grandval va marquer un point et le Boss va me demander si je mérite mon salaire! »

— Encore un peu de café, demanda la serveuse?

Étienne Graham hésitait à répondre oui. Son train partait dans le quart d'heure et il devait encore aller acheter la presse du matin. Il fallait donc refuser. Avant même qu'aucun son ne sorte de sa bouche, il entendit répondre derrière lui un « oui, merci » sonore et décidé. Comme il tentait de se retourner pour voir qui se permettait d'intervenir dans son intimité matutinale, il fut rapidement débordé par une ombre vive qui vint s'asseoir face à lui : Marie-Pierre Rousseau en personne, souriante, maquillée avec discrétion, en pantalon et pull de

grosse laine recouvert d'un duffle-coat au col relevé.

— Votre train va partir, non ?

Étienne opina du chef, muet de surprise, les yeux grands ouverts d'incrédulité. Marie-Pierre comprit :

— Rassurez-vous, je ne vous le ferai pas manquer. Je suis juste venue vous dire que c'est d'accord : je veux bien examiner votre proposition. Laissez-moi vos coordonnées à Paris. On est le 22. Je peux monter vous voir le lundi 27, si ça vous va. On mettra tout sur la table avec vos chefs et on verra si on peut faire quelque chose ensemble. OK ?

Quelques mois auparavant, l'année précédente, à Paris... (J - 720)

Ce matin de novembre, en se rasant devant sa glace, le destin de Charles Grandval bascula dans ce qui allait devenir la plus surprenante et la plus déstabilisante aventure de son existence.

Cela commença par les infos de sept heures, sur France-Inter, où un journaliste spécialisé en économie annonçait des chiffres et des noms de sociétés n'intéressant que les mordus du CAC 40. Le commentateur indiquait que le groupe Latour-Bridgeway — un concurrent représentant à peine plus de la moitié du chiffre d'affaires de son propre groupe — allait réaliser pour l'exercice en cours, un résultat tout juste inférieur à celui de « sa » holding, Solis. Certes, il ne s'agissait que d'un résultat prévisionnel, mais Grandval fut ulcéré. Il piqua une crise de colère épouvantable lors de la réunion mensuelle du directoire. Comment se faisait-il qu'il n'était pas au courant des performances de ce « petit » concurrent ? Pourquoi lui avait-on caché une prouesse aussi remarquable ? Il fit vérifier l'information — qui s'avéra exacte — et décida alors de former une cellule d'analyse avec ses meilleurs spécialistes des secteurs juridiques, financiers et de la communication. Ce groupe, Latour-Bridgeway, ne constituait-il pas une acquisition potentielle à examiner ?

— Mais non, bon sang de bon soir ! Votre frilosité m'exaspère ! Je veux de l'ambition pour ce groupe, pas de la prudence ! Non d'un chien nous sommes numéro trois en Europe, depuis un an maintenant. Je veux que nous devenions numéro un et c'est possible ! Nous avons développé des savoir-faire, une méthodologie et une créativité que nous pouvons et devons mieux valoriser sur les marchés traditionnels

et du Net, par tous les moyens! Alors, si pour l'instant le marché est frappé d'atonie, pour grossir malgré tout, il ne reste plus qu'à absorber un concurrent. Celui-ci me plaît bien!

Charles Grandval affrontait sa cellule d'analyse avec la fougue et l'autorité des grands capitaines d'industrie. La pugnacité qu'il affichait reflétait assez bien le caractère de l'homme. À cinquante-trois ans, marié pour la deuxième fois, sans enfants, il faisait partie de ces quelques pdg emblématiques dont parlaient complaisamment les médias. Ses réussites étaient citées en exemple, son charisme était régulièrement évoqué dans les écoles de commerce dont certaines n'hésitaient pas à lui demander de parrainer une promotion nouvelle. Grandval surfait sur la notoriété et s'affichait volontiers face aux objectifs des photographes de tout poil avec sa deuxième femme, Cindy, charmant mannequin anorexique de vingt-sept ans dont la conversation rappelait furieusement celle des carpes. Dans le travail, Grandval était craint par la plupart de ses collaborateurs. Souriant et calme en toutes circonstances, il cachait en réalité une impatience pouvant aller jusqu'à l'anxiété: il exigeait toujours plusieurs personnes en compétition pour la même mission, parfois pour le même poste. Malgré son apparente aménité, il créait autour de lui un climat d'instabilité qui générait de nombreuses frictions entre les individus. Lorsqu'il percevait des signes d'agressivité entre ses plus proches collaborateurs, il éprouvait des sentiments de satisfaction et de soulagement. Même s'il semblait réprouber des élans qu'il qualifiait d'excès d'enthousiasme, il attendait de chacun ce petit plus que seul la haine peut libérer. Dans les couloirs, les regards soupçonneux étaient plus fréquents que les sourires.

Son comportement personnel était à l'image de la politique suivie par le groupe Solis, une holding cotée en bourse qui chapeautait plusieurs grosses sociétés internationales spécialisées dans l'édition en France, en Allemagne et en Italie, la production audiovisuelle en Grande Bretagne et en France, la télévision par satellite et ADSL avec des chaînes d'info, de sports et de cinéma en VOD, la téléphonie sans fil avec le réseau européen virtuel de téléphonie mobile Liberty Télécom et le commerce en ligne avec Total World Discount, un groupe nord américain présent sur toutes la planète grâce à sa compagnie de distribution multicartes Flash World Supply. À cela s'ajoutait une nuée de PME appartenant à la catégorie « diversification » et de nombreuses participations dans les nouvelles technologies, aux USA, en Europe et en Inde. Grâce aux choix judicieux de Grandval, Solis avait un taux de progression à deux

chiffres depuis quatre ans, spécialement en Amérique du Nord.

Les acquisitions nouvelles s'accumulaient à un rythme endiablé. Porté aux nues par son conseil d'administration, admiré par les actionnaires, il recevait un salaire et des avantages boursiers à provoquer le suicide collectif des membres de l'équipe de France de football. Lui-même actionnaire du groupe, il menait une politique de grignotage avec l'espoir d'obtenir un jour la minorité de blocage dont il rêvait pour asseoir définitivement son autorité sur Solis. Mais les stock-options qu'il se faisait généreusement attribuer n'y suffisaient pas : il lui restait encore de fortes sommes à dépenser pour y parvenir. Et puis, cerise sur le gâteau, le Secrétaire d'État au Développement Économique, Alain Garreau, avait proposé et obtenu qu'il soit élevé au grade d'officier de la Légion d'Honneur. Grandval était enfin visiblement reconnu pour sa grande valeur et pour le petit cartable trimestriel à la caisse, qui n'existe pas, du parti de Garreau...

C'est avec fierté qu'il arborait depuis peu sur le revers de ses vestons la petite rosette de l'élite française.

Très complexé par son mètre soixante-neuf, il améliorait sa taille par des talons et talonnettes. D'ailleurs, soucieux de donner une « haute » image de lui-même, il faisait diminuer le format des pupitres derrière lesquels il était amené à prendre la parole lors des assemblées et réunions.

En société, il trouvait que les gens avaient l'esprit lent et cela provoquait parfois chez lui des crises d'ennui. En revanche, il semblait toujours plus détendu en compagnie de belles femmes. Avec elles, il oubliait sa calvitie naissante et marchait en ondulant un peu les épaules, tel un capitaine de la Légion étrangère un jour de quatorze juillet. Les femmes l'attiraient autant que son portefeuille les séduisait. Et même s'il ne savait pas toujours comment leur parler, il les désirait terriblement tout en craignant de tomber sous leur dépendance. Par prudence, il ne les laissait jamais franchir le seuil de son intimité. S'il assurait des promotions internes fulgurantes à certaines, c'était pour mieux limiter leur nombre parmi les cadres de haut niveau de la holding.

Très jeune, sa mère lui avait fait comprendre qu'il était un surdoué et qu'il devait accepter de vivre dans une certaine solitude. Il avait fini par la croire... Il est vrai que plus on tutoie les sommets et moins il y a de monde... C'était, du moins, ce qu'il se disait pour se rassurer. Sa vie affective, en effet, était aussi riche que les steppes de l'Ouzbékistan et ses réveils angoissés en pleine nuit, malgré Cindy et le Prozac, figuraient au nombre de ses amis les plus intimes...

Ainsi, Charles Grandval aurait pu être heureux. Mais l'ambition, c'est comme le lait : plus ça bout, plus ça déborde...

L'étude de la cible par la cellule d'analyse révéla vite l'intérêt formidable qu'il y aurait à absorber un petit bijou comme le groupe LB. Aucune dette, des emprunts en cours limités, une expansion régulière : une entreprise ? Non, une perle !

Ce groupe était, lui aussi, composé de plusieurs entreprises : dans le domaine de l'édition, de la régie publicitaire et de la vente par correspondance et par Internet ; enfin, dans les télécommunications avec la possession et la mise en œuvre d'un satellite géostationnaire, Sky-Mirror, dont les canaux numériques étaient loués à des chaînes de télévision ainsi qu'à des opérateurs de téléphonie. Sky-Mirror constituait le coup de génie de Guillaume Latour, le pdg du groupe LB. Il avait fait une affaire personnelle de cette aventure extraordinairement coûteuse et risquée, mais aussi une réussite sans précédent : un satellite de ce type avait une durée de vie moyenne de sept ans. Le remboursement de la totalité des coûts engendrés et la location ruineuse des services techniques de suivi et d'exploitation au sol ne pouvaient se faire sur une durée inférieure à cinq ans d'exploitation intense, sans incident ni panne. Par miracle « Sky-Mirror » fonctionnait depuis huit ans et ses réserves d'hydrazine, pour le maintien en orbite géostationnaire, restaient suffisantes pour encore au moins un, deux ou trois ans dans le meilleur des cas. Autant dire que le groupe LB accumulait avec discrétion et sans vergogne des profits considérables.

Mais l'actionnariat du groupe était très éclaté. La famille Latour en possédait vingt pour cent. Deux banques d'affaires en avaient douze pour cent chacune et Hexagone Télécom, quinze pour cent. Une multitude de petits porteurs détenait les quarante et un pour cent restant du capital. Comme l'avait fait remarquer le juriste de la cellule d'analyse, c'était sans doute le point faible de LB face à une tentative d'absorption. Toute la stratégie devait porter en priorité sur cette partie éclatée de l'actionnariat.

Une éventuelle acquisition de LB ne pourrait donc pas se faire autrement que par le biais d'une OPA hostile. Mais sa « rentabilité » était telle que personne ne vendrait spontanément des actions dont les dividendes étaient parmi les plus juteux du CAC 40. Les deux banques et l'entreprise Hexagone Télécom vendraient-elles tout ou partie de leurs actions ? Grandval se faisait fort d'en récupérer une partie, en y mettant le prix et en impliquant Laurent Beaupré, une relation du Grand Orient et actuel pdg d'Hexagone Télécom. Solis en était

actionnaire à hauteur de cinq et demi pour cent. Restait que le plus gros de l'effort devrait s'orienter vers la capture de la majorité des actions des petits porteurs. Mais l'argent suffirait-il à les attirer? L'image de solidité et de régularité de LB représentait pour eux un label, une réelle garantie. Comment contrer une telle image?

Charles Grandval clama alors haut et fort que le meilleur moyen de contrer une image était d'en créer une autre, plus forte encore. Il se livra ainsi à un discours improvisé que de nombreux collaborateurs jugèrent comme le point de départ d'une nouvelle politique au sein du groupe et auprès des clients :

— Jusqu'à présent, Solis primait des concours hippiques provinciaux, histoire de nous permettre une bonne action en soutenant l'équitation française. En terme de retombées, cela ne nous a jamais rien rapporté. Il nous faudrait aujourd'hui quitter le mécénat pour le sponsoring en privilégiant un sport qui intéresse plus de monde : un sport qui fasse rêver ! Nous pourrions ainsi construire une image satisfaisant nos ambitions ainsi que les attentes de nos clients et de nos actionnaires. En entrant directement en connexion avec les passions engendrées par le sport, nous pourrions mieux développer nos marchés. C'est par l'intérêt formidable qu'ils portent aux sports, qu'aujourd'hui les citoyens... pardon, que les consommateurs permettent aux entreprises avisées de faire la différence sur les marchés. Mais, s'il vous plaît, ne leur expliquez pas ça trop vite. La vache est loin d'avoir donné tout son lait!

Rire des membres du groupe de travail!

Hernst Krost, le directeur financier du groupe, leva la main et, avec un fort accent allemand, demanda :

— Face à un tel déferlement financier dans le sport à grand spectacle, je m'interroge : sommes-nous là pour construire ou pour divertir?

Charles Grandval, toujours soucieux de donner une tonalité positive aux idées des gens qu'il souhaitait se mettre dans la poche — même si, en l'occurrence, les idées pseudo-philosophiques l'ennuyaient — éluda la question comme un toréador son taureau :

— Mes amis, Hernst a raison, Aujourd'hui, comme hier, nous sommes là pour gagner. Pour cela nous devons être les meilleurs. Mais, malheureusement, si bien faire son métier est toujours nécessaire, ça n'est plus suffisant. L'ancienne communication : bien faire et le faire savoir, est complètement dépassée. Aujourd'hui la mondialisation des médias et des marchés nous contraint à aller plus loin, plus vite et plus fort : par exemple, l'entreprise qui aide les meilleurs spor-

tifs à bâtir leur suprématie, montre à tous que sans elle, point de suprématie. Donc..., vous me suivez? Je ne réussirais pas dans les maillots de bain parce que mes maillots ont la meilleure coupe, au meilleur prix, dans le plus beau et le plus pratique des tissus, mais parce que, grâce à mes maillots en peau de requin, le champion de natation Machin aura pu se préparer et réussir un record du monde, le tout en *direct-live* sur CNN!

Nouveaux rires des membres du groupe.

— Mes maillots seront donc, non seulement ceux qui accompagnent une réussite exceptionnelle, mais seront surtout ceux qui permettent de relever tous les défis! Les convictions se façonnent à l'aide des émotions et des sondages qui les mesurent! Autrement dit, construisons d'abord la notoriété d'une marque, d'un produit et faisons les fonctionner ensuite. Les politiciens font de même: la renommée d'abord, l'éventuel programme ensuite... Normal, c'est nous qui les conseillons!

Rires appuyés du groupe.

— Axiome paradoxal à retenir: la notoriété n'est plus un résultat, c'est un point de départ... Jusqu'à aujourd'hui c'était une tendance, maintenant c'est une certitude. Vous me suivez toujours?

Georges Plunder, le directeur de com du groupe, tenta une incursion dans la pensée du chef:

— Oui, président, nous vous suivons tout à fait. Encore que, pour ce qui est de donner de la notoriété au pays, les hommes politiques ont encore pas mal de chemin à faire

Gloussements dans la salle de réunion.

— Pour ce qui est de faire rêver les citoyens...

La phrase resta en suspens tandis que son visage esquissa une moue sceptique.

— Mais je ne serai ni « finger pointing », ni « name dropping »...

Éclats de rires bruyants.

— Je note toutefois que vous pensez nous lancer vers le sponsoring sportif dans le but de...

Que dire de Georges Plunder? À quarante-trois ans, avec son allure sportive, son mètre quatre-vingt et son crâne méticuleusement rasé, il était devenu directeur des relations publiques de l'une des plus grosses entreprises de communication d'Europe. Il regardait la vie avec le sourire et la distance de ceux qui croient avoir trouvé une bonne martingale. Cadre supérieurement et passionnément parisien, il était ouvert sur les courants intellectuels les plus divers et à la tête d'un réseau de relations professionnelles impressionnant...

Imaginatif et courageux? Il aimait à le faire croire. Il savait être opportunément l'accoucheur des idées des autres et était connu pour ses développements généreusement saupoudrés à l'aspartame des mots en vogue dans les agences de com. Ainsi dissimulait-il la banalité de ses remarques à une assistance généralement médusée par son amphigourisme sémantique. Sous un nom d'emprunt, il écrivait des romans au caractère autobiographique marqué, dans lesquels il exposait une homosexualité torturée, non assumée. Ses histoires étaient d'autant plus intéressantes qu'elles révélaient, finalement, l'importance de la névrose pour accéder à de hautes responsabilités.

Intelligent? Sans doute suffisamment pour développer les stratégies nécessaires à l'édification d'une carrière de haut niveau.

Curieux et cultivé? Il l'était, à n'en pas douter. Sa passion du moment était l'ethnologie. Certains aiment les chats abyssins, d'autres le bouturage des rhododendrons, d'autres les estampes japonaises de l'époque Azuchi-Momoyama; lui, c'était les civilisations « premières ».

Une tribu d'Indiens Yanomamis vivant près du village de Barcelos, au Brésil, en était la cause. Installés sur le fleuve Négro, en direction de la frontière colombienne, ces indiens l'avaient accueilli à trois reprises lors de la réalisation d'une série documentaire en haute définition. À l'époque il en était le producteur exécutif dans le cadre d'un partenariat avec la BBC. Le sujet était ambitieux puisque, au-delà du constat de la fin de la vie humaine sauvage sur terre, la série souhaitait montrer l'arrêt de l'évolution humaine lorsque la transformation du biotope devient impossible. D'où l'intérêt pour les hommes de ménager leur environnement.

Au fil des rencontres et des séjours, il avait noué des contacts très proches avec ces humains au mode de vie primitif dont la représentation du monde le passionna d'autant plus qu'il se retrouvait en phase avec son attirance pour les arts originels. Lors d'une cérémonie d'initiation, après lui avoir insufflé dans les narines de la poudre grise hallucinogène de Parika, le vieux chaman de la forêt l'avait mis en transe puis l'avait accueilli au sein de la tribu en lui donnant le caïman comme animal totem. Plunder était particulièrement fier de cette expérience. Il l'avait vécue comme une communion entre l'homme et la nature.

À juste titre, il considérait cette forme d'intégration au sein des Yanomamis comme un privilège exceptionnel. C'était sans doute la raison de son militantisme au sein d'une association luttant contre la déforestation dans le monde.

Charles Grandval n'appréciait que modérément ce Plunder dont la personnalité complexe lui paraissait encombrante. Nommé deux ans auparavant à la demande de son vice-président, il aurait aimé trouver une idée — un prétexte? — pour l'éloigner de son staff. Grandval se méfiait d'autant plus de Plunder que le conseil de surveillance exigeait qu'il fût présent lors de certaines réunions, à titre consultatif. Un strapontin, certes, mais un strapontin d'où pouvait jaillir une contrariété à tout moment...

— Georges, comme d'habitude, vous avez tout compris: pour attirer les petits actionnaires du groupe Latour-Bridgeway vers nos propositions, il faudra que nous soyons capables de leur offrir plus d'argent, bien entendu, mais surtout plus de rêves! Messieurs, ceci sera la conclusion de cette réunion: saisissez notre cabinet d'avocats d'affaires pour l'étude et la mise au point d'une méthode d'acquisition inattaquable par l'Autorité des Marchés Financiers. Et faites-moi, sous trois jours, des propositions susceptibles de valoriser l'image de Solis de façon synchrone avec l'OPA. Je souhaite également que vous me prépariez une belle présentation auprès du comité stratégique et celui des finances. Il faut aboutir à la reddition des petits actionnaires de LB. Les gros, je m'en charge! Quand? Il nous faudra un peu de temps pour recharger nos batteries financières, très éprouvées actuellement. La partie disponible de notre capacité d'autofinancement, notre « cash flow libre », est à zéro. Mais il va remonter en flèche dans les mois à venir. Nous avons deux ans pour réussir ce coup stratégique. J'insiste: il s'agit d'un coup stratégique. En absorbant LB nous deviendrions numéro un en Europe, et numéro deux au plan mondial. Une chance comme celle-là ne se représentera pas deux fois: il nous faut la saisir! Nous sommes quatre dans cette pièce, les seuls à savoir pour l'instant. Il n'y a aucune urgence à communiquer sur ce projet, en externe comme en interne, bien entendu...

Si la réunion suivante n'eut pas lieu trois jours plus tard, c'est que Grandval était parti en Chine. Ce pays était non seulement un immense marché émergent où il convenait de planter des jalons — prétexte du voyage — mais il y avait surtout ce vieil antiquaire de Shenyang, dans la province du Liaoning qui proposait une série de bijoux exceptionnels datant de la dynastie Han. La ville était proche de la frontière avec la Corée du Nord. De bons trafics étaient encore possibles...

Georges Plunder rencontra Grandval en tête-à-tête dès son retour. Dorénavant, les opérations prendraient un tour plus discret, voire secret. Plunder avait une proposition à faire. Les sports de haut niveau les plus populaires étaient hors de prix et le directeur financier du groupe, appuyé en cela par le comité financier du conseil de surveillance, avait été clair sur la situation : Solis était à découvert pour quelques mois, il fallait patienter, le temps que toutes les opérations lancées au cours des deux années précédentes régurgitent enfin les plus-values attendues. Il fallait donc de la prudence pour la fusion forcée avec LB et de la modération pour financer une opération de sponsoring.

Dans ces conditions et pour limiter les frais, Plunder avait hésité entre le golf et la voile. Le golf le tentait parce qu'il le pratiquait lui-même. Mais l'impact médiatique de cette agréable activité physique de plein air était anecdotique. La voile, en revanche, semblait passionner plus de monde. Le tirage des journaux spécialisés attestait du réel engouement des classes moyennes pour les courses au large. Mais comment frapper un grand coup ? Plunder se souvenait qu'une course avait attiré plus spécialement son attention deux ans auparavant. Cette année-là, il avait suivi avec un intérêt de néophyte, mais avec intérêt tout de même, une course unique en son genre, une course mythique, une course à la limite des possibilités humaines, une course en solitaire, aboutissement de toutes les courses existantes, une course autour du monde sans escale ni assistance : le Vendée Globe, l'Everest des mers !

Avec enthousiasme, Georges Plunder défendit cette possibilité de sponsoring. Grandval, ce n'était pourtant pas son habitude, écouta sans interrompre. Il soupesait chacun des mots de Plunder. De temps à autre, on aurait pu l'entendre marmonner des « oui » ou bien des « oui, c'est bon, ça ! ». À la fin, sans autre justification que celle de son autorité, il déclara :

— Le bateau, nous l'appellerons : Solis Challenge ! C'est d'accord, je crois à ce pari. Que faisons-nous, quand, comment et avec qui ?

Plunder fut surpris : il ne s'attendait pas à un intérêt aussi vif.

— Bon, le départ de la course aura lieu le neuf novembre, dans deux ans. Cela correspond à vos objectifs stratégiques. On ne peut pas mieux tomber, président !

— Excellent, reconnut Grandval. C'est effectivement une coïnci-

dence opportune. Excellent, vraiment!

— Je me suis permis de prendre un contact informel avec celui qui apparaît aux yeux de la presse spécialisée comme le meilleur skippeur du moment : Loïc Le Guennec. Le marin aux dix-sept victoires! Il a un superbe projet avec le groupe Finot pour la construction d'un bateau révolutionnaire. Son but : faire le tour du monde en moins de quatre-vingts jours, comme pour le trophée « Jules Verne ».

Grandval s'étonna :

— Oh! Il est en retard, votre marin! Ça fait déjà un moment que le tour du monde à la voile se fait en moins de quatre-vingts jours!

— En catamaran, président, pas en monocoque de soixante pieds, en solitaire, sans escale et sans choix de la date de départ pour la météo. C'est là que réside toute la difficulté!

— Intéressant, reconnu Charles Grandval. Ce garçon est-il disponible?

— En partie. Deux petits sponsors lui promettent l'un vingt pour cent, l'autre quinze pour cent du coût global. Reste soixante-cinq pour cent à pourvoir. Il est en négociation avancée avec un gros entrepreneur de travaux publics.

Grandval fixa Plunder dans les yeux :

— Il me paraît évident, Georges, que si nous nous lançons dans une telle aventure il ne serait pas question de partager avec qui que ce soit! Nous prendrions tout ou rien. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? Ces deux petits sponsors devraient se replier sur une course de leur niveau. Et puis, il faudrait aussi que vous obteniez l'arrêt des négociations avec le constructeur de HLM. Bref, vous devriez trouver un arrangement pour conclure un accord global avec ce...

— Loïc Le Guennec, président. C'est un breton à la tête un peu chaude, mais un marin d'exception.

— Donc, il souhaite que quelqu'un finance sa nouvelle bête de course en plus de la course elle-même, je suppose! Combien?

— Évidemment il faudrait regarder tout ça de près, président. Mais, au premier abord, on se lancerait dans une opération d'environ cinq ou six millions d'euros, course incluse.

— Cinq ou six? C'est une somme! Hernst Krost va hurler! Il me faudrait un business plan sur deux ans pour une évaluation précise des coûts. Faites venir ce Le Guennec, qu'il nous explique son projet. Bon. Après tout... C'est OK, Georges. On étudie cette possibilité à fond. Pourquoi pas avec ce monsieur si, effectivement, c'est le meilleur. D'accord? Vous avez carte blanche. Mais, soyons clairs! Contrôlez personnellement cette opération. C'est votre idée, Georges,

par conséquent, à mes yeux, c'est vous le chef de projet. Donc, le seul responsable. Toujours d'accord ?

— Bien entendu, président.

Georges Plunder était épaté : il s'attendait à une kyrielle d'objections et se tenait même prêt à proposer une alternative dans le basket avec une équipe féminine en plein renouveau qui préparait un retour sur la scène sportive européenne de haut niveau. Mais, surprise : le patron avait un faible pour la voile !

— Parfait, reprit Grandval. Alors, maintenant retenez bien ceci : lorsque je me lance dans une opération, c'est pour réussir, rien d'autre. Pour être plus clair, je ne souhaite pas changer de chef de projet en cours de route. Vous me suivez ? Toujours d'accord ?

— Soyez tranquille, je veillerai personnellement au succès de cette entreprise, conclut Plunder, satisfait d'obtenir ce qu'il souhaitait.

Au siège de Latour-Bridgeway (trois semaines plus tard, à J - 700)

— Mais comment avez-vous pu obtenir une information pareille et quel crédit lui accorder ?

Guillaume Latour était stupéfait et ne le cachait pas. Ses soixante-douze ans n'avaient pas réussi à venir à bout de sa spontanéité. Il paraissait sept ou huit ans de moins que son âge. Seule une femme peut maintenir un homme jeune. Visiblement, celui-ci était encore aimé. Grand, mince, les cheveux encore abondants et naturellement châains, il avait la peau du visage à peine ridée et soignée, les sourcils nets et de grands yeux rieurs qui regardaient le monde et les gens d'une façon détendue. La volonté inflexible que dissimulait cet air aimable en surprenait plus d'un.

La douce Elvire veillait sur lui depuis quarante-sept ans, avec toute sa réserve de patience et de lucidité. Malgré une leucémie qu'elle traînait depuis quatre ans, elle trouvait l'énergie nécessaire pour que son Guillaume reste le beau jeune homme qui l'avait séduite et qu'elle aimait toujours.

Face à lui se tenaient un fringant quarantenaire, Étienne Graham, directeur de la communication du groupe et Denis Pradel, directeur juridique, spécialiste des litiges et autres coups tordus. Pradel gigotait nerveusement dans son fauteuil.

— Voilà, monsieur le président, finit-il par lâcher d'un air un peu navré, comme nous sommes actuellement saturés de problèmes juridiques, nous avons fait appel au cabinet d'avocats d'affaires Prescott et Daurel. Là, William Klein, notre honorable correspondant au sein du

cabinet, un homme qui, soit dit en passant, nous facture ses renseignements à un prix déraisonnable, nous a appris que Prescott et Daurel auraient été chargés d'une étude sur l'absorption de LB par Solis. Ce ne serait qu'une étude, bien entendu, mais l'hypothèse retenue semblerait tabler sur une absorption terminée en gros, dans deux ans! Une OPA prévue deux ans à l'avance! Ça m'a laissé sans voix! Je trouve ça...

Guillaume Latour se redressa sur son siège :

— Grandval voudrait nous dévorer? Il ne doute vraiment de rien! Les États-Unis ne lui suffisent plus! Merci Pradel. Le petit Klein a été impeccable! Veillez à ce qu'il ne soit... récompensé, que lorsqu'on aura vérifié l'authenticité de cette info, voulez-vous? Je ne veux pas être manipulé. En attendant, si Grandval se donne deux ans — je sais que cela va prendre du temps, mais il faudra bien me vérifier tout cela, n'est ce pas? — c'est que les finances ne suivent pas aussi vite qu'il le souhaite. Là, il s'y prend un peu tôt. Plus les opérations sont longues, plus elles sont difficiles. Mais qu'est-ce qui lui a passé par la tête? Que sait-on d'autre?

Latour avait du mal à retrouver son calme. Il n'y avait pourtant pas de quoi s'affoler : deux ans pour faire aboutir un projet d'achat, on avait le temps de voir venir! Mais apprendre qu'on allait se faire attaquer par un grand requin blanc comme Solis n'avait rien de rassurant!

Denis Pradel avait encore quelques détails à révéler :

— Par ailleurs, William m'a dit avoir compris que le groupe Solis souhaitait se lancer, parallèlement à l'OPA, dans le sponsoring sportif d'envergure.

— Ah! se contenta de répondre Guillaume Latour, à nouveau attentif à une information qui, s'ajoutant à la précédente, le piquait un peu plus fort.

— Il semblerait que monsieur Grandval se soit entiché de voile et qu'il étudie l'engagement d'un bateau pour le prochain Vendée Globe.

— Ah bon? Voilà qui est original Pradel! Vous avez discuté de tout cela avec Graham, je suppose? dit-il en se tournant vers Étienne qui, déjà, opinait du chef. Quels éléments avez-vous pu glaner sur cette course à la voile? Dites-moi tout Graham. Merci, Pradel, et beau travail! Dites à Klein, je vous prie, que nous devons oublier ses révélations. Si l'histoire ressort ailleurs, dites qu'il s'agit de balivernes ou d'intoxication. Vous comprenez, n'est-ce pas? Mais une chose est sûre: il faut

tout faire pour vérifier ces infos. Je compte sur vous. Merci encore, Pradel. Vous pouvez disposer.

Denis Pradel sortit à regret du bureau de Latour. Il aurait bien aimé connaître la teneur de la discussion qui allait suivre.

— Allez-y, Graham, racontez-moi ce que vous savez, lui dit Latour sur un ton encourageant. Moi qui ai le mal de mer, Grandval ne m'épargnera donc rien!

Étienne Graham se redressa dans son fauteuil. Il appréciait beaucoup « son » président. Avec lui, chacun pouvait s'exprimer librement. Il savait aussi que Latour était vigilant en matière de stratégie de communication. Mais Étienne n'était pas un passionné de com. Il occupait le poste de directeur de la communication parce que Latour le lui avait demandé en attendant de trouver un candidat à la hauteur de ses attentes. Lui, Étienne, était un manager. Il avait dirigé pendant quatre ans la société du Bastion, à Amiens, spécialisée dans la vente par correspondance et par Internet. Il avait aimé cette expérience, mais le président Latour l'avait voulu dans son état-major, à portée de voix, de l'autre côté du couloir. Il avait promis de le renvoyer sur le « terrain » lorsqu'un nouveau directeur de com serait recruté. Mais le « nouveau » tardait à arriver. Étienne appréciait Latour mais pas le monde de la com qu'il trouvait agité et superficiel. Le rythme auquel la fonction le faisait vivre le laissait à quarante ans encore célibataire, contraint aux aventures frustrantes sans lendemain. Ce désert affectif le taraudait, le minait, le culpabilisait même. Né à Fontainebleau en 1966, il était le fils d'un couple mixte franco-américain et possédait la double nationalité. Son père, promis à un brillant avenir, était un officier de l'US Air Force qui avait servi au sein de l'état-major de l'Otan. Les choses de la vie avaient manqué d'enthousiasme dans le couple et, lorsque le général de Gaulle refit de la France un pays original, le siège de l'état-major fut déménagé en Belgique. Sa mère, encore enceinte, resta à Fontainebleau. Enfant, il ne connut pas son père. Adolescent, il refusa de le rencontrer. Au collège, il choisit l'espagnol comme première langue.

— Monsieur le président, le Vendée Globe est certainement la course à la voile, après l'America cup, la plus porteuse en terme d'image et de retombées diverses. C'est une compétition encore sous-évaluée en terme de sponsoring. Pour les communicants, c'est un très bon rapport coût/efficacité. Je comprends que Solis abandonne les

concours hippiques! Cette course a lieu autour du monde tous les quatre ans. Le prochain départ est dans deux ans. Remarquez, ça n'est pas de trop. Pour la construction d'un prototype ou la remise à niveau d'un bateau d'occasion, sa mise au point, les tests officiels, la course de qualification, plus la préparation physique et mentale du skippeur, deux ans, ce n'est pas du luxe!

Guillaume Latour semblait dubitatif.

— Deux ans? Comme par hasard!

Un sourire en forme de rictus plissa le coin droit de sa bouche, puis il continua:

— C'est très adroit! Si nous lançons une OPA, mon petit Graham, il vaudrait mieux, n'est-ce pas, la lancer au moment où notre notoriété serait la plus visible, la plus forte, la plus belle, non?

— Certainement, Monsieur le Président. C'est exactement ce que je pense, moi aussi.

— Alors, continua Latour, que fait-on?

— De mon point de vue, il y a deux axes défensifs à anticiper: l'axe financier et celui de la communication. Sur ce coup-là, les deux vont de pair, mais c'est celui de la com qui pourrait faire la différence.

— Continuez mon garçon!

L'œil de Guillaume Latour s'était allumé. La perspective d'une belle bagarre le faisait se tenir un peu plus raide, comme s'il était prêt à démarrer aussitôt.

— Voilà ce que je ferais, reprit Graham: sur le plan financier, je provisionnerais à fond pendant deux ans et placerais l'argent chez nos banquiers actionnaires, histoire de leur assouplir l'échine au moment de l'attaque. Je liquiderais toutes les entreprises boiteuses du groupe — on en a quand même quelques-unes qui nous coûtent une petite fortune chaque année — et je placerais l'argent chez ces mêmes banquiers. Plus une seule acquisition pendant deux ans.

— Régime maigre, quoi?

— Régime maigre sans sel. Sur le plan de la com., il faudrait...

— Eh là! Doucement jeune homme! Je ne suis pas le Deus Ex Machina de cet univers, comprenez-vous? Et puis quoi? Nous débarasser des canards boiteux? Ce n'est envisageable que jusqu'à un certain point, mon garçon. Derrière nos activités il y a des gens, vous comprenez? Alors on se calme. La transpiration des hommes n'a pas l'air de vous coûter bien cher! Et le conseil d'administration, qu'en faites-vous? Ne plus augmenter la surface du groupe, c'est régresser. Et que feront les petits actionnaires qui vont voir le titre chuter au CAC 40 du fait de la stagnation que vous préconisez? Ils vont se

mettre à vendre à tour de bras ! Et qui rachèterait, d'après vous ? Qui ? Qu'est-ce que vous faites de tout ça ?

Latour s'était énervé, son cœur s'était emballé. Il y avait longtemps que cela ne lui était pas arrivé. Lorsqu'elle assistait à ses tirades enflammées, sa femme, la douce Elvire, tentait de l'arrêter d'une phrase, toujours la même : « Allons, Guillaume, descends de ton cheval de bois ! Que diable, nous ne sommes pas à Hastings ! » Chaque fois, il lui en voulait terriblement. Il reprit néanmoins, toujours avec la même verve :

— Et puis, ne prenez pas nos adversaires pour des demeurés ! Ils savent déjà tout ce que nous pouvons faire pour les contrer et ils manœuvreront en conséquence. Ils se renseignent, ils...

Latour hésitait, il cherchait le mot juste pour conclure sa réflexion. Étienne en profita pour caser sa conviction :

— Je vous prie de m'excuser, monsieur le président, je n'étais pas dans mon domaine de compétence. En revanche, s'agissant de la com., il me paraît important que nous participions, nous aussi, au Vendée Globe, en nous inscrivant au dernier moment, de façon à surprendre. Ainsi, nous pourrions marquer au plus près le groupe Solis dans sa quête de renommée sportive. Nous neutraliserions ses effets d'annonce et de gloriole qui semblent bien être le but pour rassurer les actionnaires et attirer ceux de LB.

Guillaume Latour avait bien entendu la proposition d'Étienne. C'était un appel à la bagarre. Au fond, cela ne lui déplaisait pas vraiment. Toutefois, il entrevoyait assez bien les difficultés formidables à affronter. « Si on fait cette course en mer pour susciter de l'enthousiasme, se dit-il, notre bateau devra être celui d'un héros, pas moins ! Mais nous n'avons pas les moyens de nous payer une star. Je ne sens cette affaire que modérément. Il faut se contenter de faire acte de présence, contrer Solis pour qu'il aille manger ailleurs, et c'est tout ».

— Oui, finit par répondre Latour avec lassitude, je crois que nous n'avons pas le choix. Écoutez, jeune homme, j'ai bien entendu vos théories. Votre démonstration est très convaincante. Mais ce qui est convaincant n'est pas forcément vrai : c'est simplement convaincant. Ce n'est pas de moi ! Alors voici ma décision : nous participerons au Vendée Globe. Le budget à mettre en place sera fonction de l'étude que vous allez produire sur cette question. Mais attention ! Je veux marquer Solis par notre présence, pas forcément jouer avec les têtes de série. Il n'y aura pas de dépense somptuaire, compris ? À vous de faire des miracles ! L'idée de provisionner chez nos banquiers action-

naires n'est pas à négliger, je pense n'avoir aucune difficulté à faire accepter cette mesure. Le dégraissage des entreprises « has been », oui, mais pour quelques-unes seulement, celles que nous ne pourrions jamais restructurer. J'ai intérêt à conserver les meilleures relations avec nos partenaires financiers. Lorsque Grandval va lancer sa cavalerie, l'AMF ne lui donnera pas plus de deux ou trois mois pour concrétiser. Nous devons fixer Solis pour la fatiguer, le temps fera peut-être le reste... Je pense que nous n'avons pas plus d'une chance sur trois de nous en sortir. Solis, c'est vraiment une grosse machine... Bon, restons en là, il y en a bien assez pour l'instant. Ai-je été clair, vous avez tout noté ?

Au fond de son fauteuil, Étienne se contenta d'un hochement de tête. Il ne revenait pas de la hardiesse et de la force de conviction dont il avait fait preuve pour exposer ses opinions. Finalement le patron le suivait pour la participation au Vendée Globe. Pour le reste, il ne voulait sans doute pas se sentir prisonnier d'une stratégie trop radicale...

Étienne se leva pour prendre congé. Au moment de franchir le seuil de la porte, il se retourna et demanda :

— Cette phrase : « ce qui est convaincant n'est pas forcément vrai, c'est simplement convaincant », c'est de qui ?

Guillaume Latour, après un léger sourire, précisa :

— Cette phrase ? Ah ! C'était mon sujet de philo au bac de 1951 ! C'est de Nietzsche, parbleu !

Ostende, en juillet (J - 510)

Sur l'avant-port qui donne sur la « Noordzee », au numéro 10 de la Ankerstraat, l'immense hangar du chantier naval « De Brouwer Shipyard » résonnait de bruits et de chocs les plus divers; meules vrombissantes, coups de masse sur du métal, scies électriques, cris de contremaîtres, avertisseurs de recul des chariots électriques et bruissements en cascade des chaînes de ponts élévateurs composaient une sorte de symphonie contemporaine aléatoire. Deux bateaux en acier, des soixante-dix mètres pour la pêche au krill dans l'océan austral, étaient en cours de fabrication pour une compagnie d'Afrique du Sud.

Étienne Graham, intrigué par un spectacle si éloigné de la construction des voiliers de course océanique, se frayait un chemin avec prudence parmi les plaques d'acier et les immenses gerbes d'étincelles qui jaillissaient des postes à soudure. Mais où donc Marie-Pierre Rousseau avait-elle trouvé une place pour son voilier de soixante pieds? Il fut finalement pris en compte par un ouvrier soudeur inquiet pour sa sécurité.

Au fond du hangar, dans une travée partiellement isolée par une simple paroi en tôle autrefois translucide, la coque nue d'un bateau de soixante pieds s'étirait paresseusement sur d'immenses cales en bois. Sur le pont, entourée par trois hommes en cottes bleues, Marie-Pierre tenait un grand plan qu'elle tournait en tous sens. Ses cheveux avaient repoussé, son visage semblait comme éclairé par les défis à relever. Lorsqu'elle vit Étienne, elle lui fit signe de monter pour la rejoindre.

— Vous voilà enfin! lui dit-elle pour l'accueillir.

— Bonjour, Madame Rousseau. Peut-être puis-je dire, Marie?

Étienne Graham était heureux d'être arrivé, il souriait plein de bonne humeur. Elle, ne le regardait pas, préférant continuer à loucher

sur son plan, comme dans la crainte d'une catastrophe imminente.

— C'est comme vous voulez, ça n'a aucune importance. Il faut qu'on parle d'urgence de...

Étienne fut choqué par ce qu'il prit pour de la désinvolture. Il refusait de laisser passer une attitude impolie, voire insolente. Il insista :

— Bonjour, Madame Rousseau. Peut-être puis-je dire Marie?

Cette fois, elle le regarda dans les yeux, avec le petit air interrogateur de celle qui ne comprend pas, puis :

— Ah oui, je vois!

Elle grimaça un sourire et s'inclina obséquieusement :

— Bonjour, comment allez-vous? Excusez-moi, j'ai pas encore repris l'habitude. Soyez patient, le retour à la civilisation n'est pas évident.

Elle se retourna tout à coup et se mit à aboyer en anglais après un homme qui, visiblement, ne faisait pas ce qu'il fallait là où il fallait :

— I'm very sorry, Bryan, but definitely it's no! This aerial will be on the left side!

— Vous parlez anglais? lui demanda Étienne avec surprise.

— Disons que je me débrouille un peu, répondit-elle en se compromettant d'un nouveau sourire. L'Anglais, là, c'est Bryan. Bryan Huxley. C'est l'ingénieur naval maison avec qui je vais refaire le plan du pont et de tout l'intérieur : un super-mec! Mais le plan de pont que j'ai concocté ne lui va pas et il est aussi têtue que moi! Oui, je parle un peu anglais, mais pas couramment. Et le portugais aussi. Ça vous étonne, hein? Après mes déboires sur le dernier Vendée Globe, j'ai décidé que la navigation était terminée pour moi. J'ai donc cherché un boulot conforme à ma formation d'ingénieur. Je suis venue en Belgique, ici à Ostende, dans ce chantier. C'était bien, loin de la France, toujours dans les bateaux, les gros cette fois, et j'étais tellement occupée que je ne voyais pas le temps passer. Jusqu'à ce que...

Marie-Pierre marqua un temps d'arrêt : était-il déjà temps de raconter ses déveines à un homme qu'elle connaissait si peu, si ce n'est qu'il lui confiait un bateau et un gros budget pour participer au Vendée Globe? En y ajoutant la réticence à faire remonter les souvenirs douloureux à la surface, ça ne lui donnait pas envie d'être disert! Elle continua néanmoins. Pour guérir de ses blessures ne faut-il pas commencer par évacuer la douleur? Toute la douleur. Ils pénétrèrent dans l'ébauche de la nouvelle cabine du bateau et s'assirent sur des tabourets.

— Stefan, le fils De Brouwer, et moi... on était... comment dire...

On se fréquentait. Il voulait qu'on se marie. Je ne le souhaitais pas. Ses parents non plus, du moins au début. Mais moi, non, je ne voulais ni ne pouvais. En plus, Stefan n'était pas très bien dans sa peau... Il m'énervait : il faisait du forcing pour que je cède. Auprès de ses parents aussi. Dirk et Hilde, ont fini par m'adopter, mais pour moi, pas question de mariage. Je les aime bien ces deux-là. Ce sont des gens exigeants et durs, mais au fond, ils ont bon cœur. On avait tous fini par trouver un équilibre sympa. Et puis, patatras... Une fois de plus ma vie s'est effondrée. Stefan est mort dans un accident de la circulation. À moto, il s'est mis à doubler quand un camion arrivait en face...

Il y eut un silence. Marie-Pierre ne pleurait pas, mais ses yeux étaient humides. Le silence dura, puis :

— C'était il y a dix mois, finit-elle par conclure. Je suis sûre qu'il m'en voulait...

— Et c'est alors que vous êtes retournée aux Sables d'Olonne avec le moral...

— Dans le cul d'une bouteille? Oui, en gros, c'est ça l'histoire.

Elle fixa de nouveau Graham dans les yeux. Son regard était triste :

— C'était terrible! J'ai plongé. Profond. J'aurais préféré qu'on me coupe un bras! Le destin, c'est parfois une belle merde! Mais ça va mieux. Tu m'as donné un défi à relever, ça me donne l'énergie d'avancer. Ça m'a fait drôle de revenir ici, crois-moi! Mais, en même temps, j'ai pu apprivoiser un fantôme...

Elle baissa la tête. Étienne fut touché par ces aveux. Malgré cela, une phrase l'avait intrigué : « je ne voulais ni ne pouvais me marier ». Il demanda à Marie-Pierre ce qu'elle voulait dire. Elle éluda en expliquant qu'elle n'était tout simplement pas prête à un tel engagement et qu'il n'était pas utile de chercher plus loin. Étienne comprit qu'il y avait là un point obscur qui ne serait pas éclairé, mais il semblait inutile d'insister.

— Je vais t'aider, Marie. Pour deux raisons. La mauvaise d'abord : parce que je suis payé pour ça...

Il éclata de rire pour indiquer qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Il voulait la détendre. Puis il enchaîna :

— La bonne ensuite : parce que je sais que tu es une grande navigatrice et que tu dois reconquérir ton rang au plus vite. Moi, j'ai confiance. Lorsque tu auras retrouvé la notoriété, tu ne verras plus la vie de la même manière.

— En quelque sorte, je serai ta bonne action, ironisa-t-elle.

Elle hésita à continuer, puis finit par ajouter :

— Je n'aime pas tes plaisanteries!

Vexé, piqué au vif, sans réplique disponible, Étienne changea de sujet de conversation :

— Dommage! Bon, il y a du pain sur la planche, Marie. Parlons boulot maintenant.

Sans se froisser, Marie-Pierre accepta ce changement de cap et entreprit de lui dresser un bilan des actions déjà entreprises. Dirk De Bouver avait facilement accepté de prendre en charge le soixante pieds acheté d'occasion. L'enregistrement du bateau devait se faire au dernier jour des inscriptions. Marie-Pierre dirigeait personnellement la remise à niveau du bateau. Construit dix ans auparavant, sa coque et son grément étaient dépassés compte tenu des récentes évolutions technologiques. C'est pourquoi le prix d'achat n'avait été « que » d'un million d'euros! Marie-Pierre expliqua à Étienne qu'aujourd'hui, les architectes de marine spécialisés dans la construction de bateaux de course océanique prenaient en compte des facteurs nouveaux pour faire la différence avec la concurrence.

— Suis bien le topo, Étienne. Je ne reviendrai plus là-dessus. Les recherches en météorologie et l'expérience acquise au cours des courses précédentes ont permis de considérablement optimiser les calculs et les modèles pour mettre au point la forme d'une carène et l'implantation du grément. Question vitesse, aujourd'hui tout le monde cherche la formule magique. Pour aller plus vite que les autres, il faut maintenant renforcer les capacités de glisse par tous les temps. D'où le besoin d'une carène plus large, plus plate pour conserver l'équilibre à la gîte et limiter la résistance à l'eau et au vent. Cela permet aussi de surtoiler le bateau: trois cents mètres carrés au près, six cents au portant! Et oui, gagner un nœud de moyenne, c'est gagner huit jours sur le parcours. Ça vaut le coup, non? Pour le prochain Vendée Globe, il y aura au moins seize bateaux tout neufs qui intégreront les derniers progrès technologiques dans tous les domaines: du jamais vu! Seize protos! Ça va être la course la plus folle depuis sa création!

— Comment feras-tu avec un bateau techniquement dépassé?

— Je ne peux pas fabriquer une nouvelle coque: trop cher! Mon boulot consistera donc à améliorer celle-ci, en augmentant la capacité des ballasts et en allégeant les installations pour gagner cinq cents kilos, peut-être une tonne. La production d'énergie sera revue. Elle devra forcer sur l'éolien et le solaire. Je gagnerai sur le poids du carburant. Seulement cent cinquante litres de gazole, soit une cinquantaine d'heures de recharge batterie... Réserve d'eau douce à cent

litres avec un système simple de complément par eau de pluie et un petit dessalinisateur. Dirk De Brouwer va me refaire tout l'intérieur en carbone. De toute manière je vais « carboniser » ce bateau: mât, bôme, bout-dehors, étai-enrouleur, safrans et barre, tout en carbone. Et pas n'importe quel carbone: des nanotubes de carbone! Encore plus solides et plus légers que le carbone traditionnel! On va en surprendre plus d'un!

— Mais ça va coûter une fortune, je te rappelle que le budget...

— Ne t'inquiète pas, bonhomme, ce n'est pas toi qui paies! Dirk m'appuie à cent pour cent sur ce projet. Il met trois cent mille euros au budget, plus son entreprise, ses ouvriers, ses machines, ses fours à carbone et tout ça, gratuitement!

— Holà! Attention ma belle! Ceci est le projet exclusif de LB Ce chantier naval n'est pas prévu dans le contrat.

Marie-Pierre éclata de rire:

— Mais gros bêta, il n'y a pas de soucis! Dirk et Hilde font ça pour moi, pas pour toi et ta boîte! Un peu comme si j'étais leur belle-fille, tu comprends? Ils m'aiment, c'est tout. Ils ont les moyens et sont presque désintéressés. Presque, parce que Dirk veut développer sa filière composite. Je vais lui servir de labo. Et moi, je les adore! Je suis plus proche d'eux que de ma propre famille, tu te rends compte? Ton patron ne risque rien, il garde la notoriété pour lui tout seul. À propos, on va l'appeler comment, ce « boat »?

— On a prévu de lui donner le nom de « LB Adventure ». Pas mal, non?

Marie-Pierre haussa les épaules.

— Si ça fait votre compte, ça fait le mien. Mais LB, franchement, qui va savoir ce que ça veut dire?

— Si toi tu fais ce qu'il faut pour mettre LB en avant, moi, à terre, je saurai faire ce qu'il faut pour expliquer ce que ça veut dire. Chacun son job! Je voudrais aussi que nous parlions des matériels électroniques à embarquer, du stockage de la nourriture, du choix des voiles qui habilleront le bateau, mais aussi de ta préparation physique et mentale. D'ailleurs, j'ai à ce sujet une proposition à te soumettre...

Étienne avait réfléchi à toutes ces questions. Il lui semblait raisonnable de les aborder suffisamment tôt pour pouvoir programmer les échéances et les coûts. Mais Marie-Pierre reçut la liste d'Étienne comme une menace: elle entendait bien tout maîtriser, de la mise en condition du navire, jusqu'au franchissement de la ligne d'arrivée. Elle prit un air pincé pour répondre:

— Ah, oui, sans doute... enfin, bon, je crois que sur toutes ces

questions j'ai mon mot à dire, non ?

Étienne, bien qu'il comprît qu'une lutte sourde pour la dominance était en train de se mettre en place, ne put s'empêcher de faire de la provocation :

— Sûrement ! Vas-y, dit-le ! répondit-il en se levant du tabouret avec un sourire assez agaçant.

— Mon mot ? Interrogea-t-elle en le suivant du regard. Elle hésita, puis finit par lâcher sur un ton sec :

— C'est « merde » ! Tu te rends compte de ce que tu fais ? La liste des problèmes que tu évoques, je la connais par cœur ! Mais il y a un temps pour chaque chose. Là, tu es en train de me foutre la pression, c'est tout !

Étienne ne s'attendait pas à cette récrimination. Les bras lui en tombèrent.

— Mais ma cocotte, la pression on l'a tous ! Moi aussi, j'ai la pression. Y a deux millions et demi d'euros en jeu ! Ce ne sont pas vraiment des vacances, nos affaires ! Comme pour toi, mon temps est compté ! Et en plus, à côté j'ai un métier qui ne me lâche pas ! Toi comme moi, si on fait ça, c'est pour réussir, pas pour faire du tourisme ! Alors, écoute-moi bien ! Aux Sables d'Olonne il y a un préparateur de bonne réputation à l'institut Sports Océan : Pierrick Celton. Il peut te prendre en charge pendant trois semaines pour une remise à niveau sur les plans physique et moral, plus encore trois semaines deux ou trois mois avant le départ. C'est pas mal, non ? Il y a juste une... comment dire... petite difficulté...

Marie-Pierre planta, comme des couteaux, ses yeux bleu profond dans ceux d'Étienne.

— Ne m'appelle plus jamais ta « cocotte », vu ? De quelle difficulté tu veux parler ?

— Je veux parler de... les trois semaines se déroulent dans un village assez isolé et là, régime sec. Tu vois le topo ?

L'air buté, elle se leva sans répondre et sortit de la cabine comme mue par une impérieuse nécessité. Elle descendit l'échelle et tenta d'allumer une cigarette. Étienne l'avait suivie. Lorsqu'il la vit faire, il ne put s'empêcher de marquer encore sa volonté de dominance et remarqua :

— Attention Marie, pas de feu, ici on est sur un chantier !

C'en était trop pour Marie-Pierre. Pour éviter de hurler une insulte, elle quitta le hangar d'un pas qui attaqua brutalement le sol du talon. Étienne se demanda alors si ses propos n'avaient pas manqué d'un zeste de subtilité. Il emboîta le pas de Marie-Pierre en se

disant que, d'un autre côté, s'il voulait obtenir de vrais changements, il fallait qu'elle affronte la réalité, quitte à avoir mal. Elle marchait devant lui, à une vingtaine de mètres, la tête dans les épaules. D'une voix forte et à la cantonade, il ajouta :

— C'est une condition « sine qua non »!

Marie-Pierre s'arrêta net, comme bloquée, subitement figée.

— « Sine qua non »...ciné, cinéma, oui! commenta-t-elle sans se retourner.

— Condition obligatoire, précisa en soupirant Étienne qui s'était approché.

Marie-Pierre fit alors volte-face, écrasa du pied sa cigarette, toisa Étienne d'un regard noir et explosa avec toute l'outrance d'une bonne colérique :

— Outre que j'aime pas tes manières, ton pseudo-humour et ta façon de me parler, retiens que pour ta cure de désintoxication à la gomme, parce que c'est de ça qu'il s'agit, espèce de faux-cul, t'iras faire ton ciné ailleurs. Personne ne m'impose rien. Jamais! C'est fini entre nous! Ton Vendée Globe, tu peux te le garder et trouver quelqu'un d'autre à torturer. Pour moi, c'est terminé. Et inutile de me relancer, quand je dis terminé, c'est terminé. Ciao!

Ce disant, elle traversa la Ankerstraat pour aller à la brasserie du « Antwerpen Grill », juste en face du « shipyard » De Brouwer. Étienne la suivit et se mit à vociférer à son tour :

— Minute, ma belle, ça ne peut pas se passer comme ça!

— Ma belle? Je croyais être une alcoolique!

— Tu as signé un contrat et nous avons acheté ce bateau pour une petite fortune!

— Rien à foutre! Mettez-moi au tribunal!

— Ben voyons, la solution de facilité, bien entendu! Tu n'es pas solvable, donc tu ne risques rien : facile, hein? Mais, pour ma boîte, no problemo, deux millions et demi d'euros qui partent en fumée, c'est nada! Arrête ton numéro. On se la refait en plus calme, OK?

Avec cette dernière phrase, Étienne se voulait conciliant et espérait renouer le dialogue pour éviter le blocage définitif. Ils venaient d'arriver devant la brasserie. Elle entra sans se préoccuper de lui. Il suivit. À l'intérieur, les odeurs du graillon, des « fish and ships » et celles de la bière pression les prirent à la gorge. Des ouvriers des entreprises navales et de leurs sous-traitants étaient attablés. Ils discutaient autour d'énormes chopes de bière dans un brouhaha mêlé de musique anglo-saxonne braillarde aussi tapageuse que leurs tatouages sur les avant-bras. Au passage devant le comptoir, et pour éconduire

une bonne fois pour toutes son poursuivant, Marie-Pierre se retourna et se mit à hurler :

— C'est non ! Fichez le camp ! Cherchez quelqu'un d'autre. Je ne ferai pas cette course. Je veux qu'on me foute la paix, qu'on arrête de me mettre la pression ! Moi, j'avance à mon rythme : rien de plus, rien de moins ! Et puis, pour un spécialiste de la com, je vous trouve assez nul !

Elle s'était mise à vouvoyer Étienne Graham pour mieux marquer la distance qu'elle souhaitait mettre entre eux. Ce petit jeu avait passablement énervé Étienne dont la réserve de patience était totalement épuisée.

— Ah, tu ne veux pas la faire ? C'est sûr ? C'est la connerie de ta vie, ma vieille ! Puisque tu le prends comme ça, va chercher un autre sponsor ! C'est ton deuxième revers au Vendée Globe mais, cette fois, c'est bien le dernier ! Le contrat est rompu, tu entends ?

Sans attendre de réaction, il fit demi-tour et quitta l'établissement dans l'indifférence générale d'une assistance qui avait sans doute pris l'incident pour une querelle d'amoureux.

Marie-Pierre s'affala dans un fauteuil et resta prostrée, les yeux humides. Elle aurait voulu, à cet instant, exploser en gros sanglots libérateurs, mais aucun spasme ne secouait son corps : elle ne savait plus vraiment où elle en était. La dépression reprenait-elle le dessus ? Elle fourragea dans sa poche pour sentir le contact rassurant de la petite boîte de Déroxat.

Découvrez la suite dans le livre...